

ECONOMIQUE
ECONOMY

IDispensé de timbrage 54 PPDC NANCY SUD

afts L'AMITIÉ
FRANCO-TCHÉCO-SLOVAQUE

91f avenue de Strasbourg 54000 Nancy

P PRESSE
DISTRIBUÉE PAR
LA POSTE

Bimestrielle déposée le 30.09.2009



2009 : n°5 (septembre 2009)

CCP 410992L Paris. Prix de vente au numéro : 2€50 ; Abonnement 13 €



Martin Martinček

Martin Martinček (1913 – 2004), grand artiste slovaque, mais encore ?

Par Rodolphe Gréciano



Si internet abonde en imagerie et bibliographie concernant l'artiste Martin Martinček (4850 occurrences en juillet 2009), les souvent merveilleux ouvrages, en coopération avec des poètes et philosophes contemporains, restent parcimonieux quant à sa vie privée et publique. Grand absent, par surcroît, de l'exposition « Tschechische Fotografie des 20. Jahrhunderts » en ce



printemps 2009 au Musée de Cologne en co-organisation avec le Musée d'art appliqué de Prague, l'exposition prévue à Paris, à la Mairie du IV^e arrondissement aidera à effacer cette bévue. Notre gratitude d'autant plus sincère va à l'AFTS, de nous avoir encouragé à accompagner cette initiative par la contribution qui suit.

1. Le photographe

Martin Martinček (↓)¹ laisse une œuvre multimédia (cf bibliographie) dense et immense, à laquelle nous avons accédé par des ouvrages d'art, où l'imagerie fusionne avec la poétique: les aphorismes du photographe lui-même, les interprétations de poètes et peintres contemporains (Martinčeková-Šimerová, Pauer, Hanak, Rufus, Rilke, Hundertwasser...).



Les photographies y sont regroupées en leurs cycles et collections et les titres sont constitutifs de leur contenu : *Louanges de l'Eau, au Soleil, aux Fleurs...* ; *Cycles des montagnards, de l'amour, de l'intégrité de l'Homme, de la Paix...* Ces regroupements thématiques répondent à son désir systématique et constant d'introduire une harmonie dans un univers chaotique.

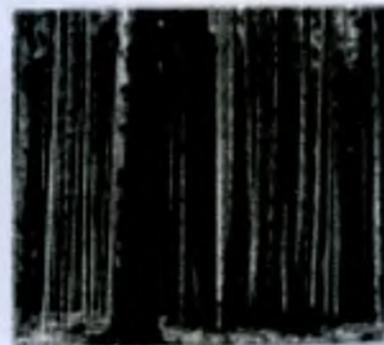
Si Martin Martinček atteint si tôt l'« art » photographique, c'est qu'adolescent déjà, il est fasciné d'une part par l'outil technologique, un Leica, et qu'il évolue avec son mode d'usage tout au long et que d'autre part, fin observateur, psychologue et philosophe, il sait donner sens aux objets représentés. Il se produit une alchimie entre les possibilités technologiques offertes pour capter l'ombre et la lumière (son clair-obscur), le mouvement et le repos (les formes graphiques : traits, courbes, points, cercles). Si les sujets restent : la région de Liptov et ses habitants, de par le contenu, ils deviennent archétypiques pour la Slovaquie et l'Univers. : « J'ai photographié les joies, les peines, la volonté de lutte, l'ascèse, auxquelles la destinée universelle ne peut

échapper ». Avec prudence, nous tenterons d'évoquer les thèmes forts et les traits distinctifs de son art pour comprendre sa réflexion critique, sa révolte (↑), aussi sociale, par l'image. On devinera comment dans les années de misère d'après guerre, sa création photographique a permis progressivement, individuellement et collectivement, de surmonter l'humiliation et la souffrance, « en transformant les défaites en victoire » (Rufus). On ne pourra disjoindre l'œuvre de l'homme dont il sera question dans la 2^e et 3^e partie de notre recherche.

Martin Martinček est un artiste à facettes. Il travaille sur les éléments de la nature, sur l'homme, en observant ses gestes, ses attitudes, sa condition, ses états, son milieu éloigné, oublié de la ville et disparaissant avec le temps, à travers des structurations, des formes solides,



fluides, leurs géométries ordonnées ou déchirées, statiques, dynamiques ; il travaille aussi dans l'abstrait qui nous anime, qu'il offre à nos yeux et qui dans l'acuité de l'esprit nous permet de déchiffrer le monde. Bien sûr, les hameaux rappellent Bruegel (←), ses arbres Pollock et Magritte (→), mais sur une base linguistique, la sémiotique explique bien, au



delà de la simple similitude, son acte créateur de transcendance, auquel l'auteur invite le lecteur et le spectateur. Ainsi, les

¹ <http://www.ephoto.sk/fotoscena/fotografi/martin%20martincek/>



éléments de la nature (eau, pierre, bois, végétaux) sont les matériaux signifiants pour exprimer des signifiés animés animaliers voire humains (page de couverture : *Le coq se lève de l'eau ; La mexicaine ; La coquette*) ou des lignes abstraites de résistance, de force, de vie (p.2 tout en haut). La littérature respective parle de « nature humanisée » où les animaux (↓ *La gratitude*) empruntent les sentiments de l'homme et Martin Martinček philosophe évolue vers un panthéisme néo-platonique. Très fréquemment, les hommes sont le support signifiant pour des signifiés alors abstraits, les qualités de l'homme : son courage, sa volonté, sa lutte contre l'adversité, sa piété et son respect (*Piété et respect* ♣), sa *malice* (←). L'auteur rejette la négativité, le comportement envieux qui bloque l'imagination, perturbe la concentration nécessaire à la création. Cette transcendance qui fait d'un Slovaque le Slovaque, de l'homme l'Homme, rend la réalité de Martin Martinček artistique et s'explique techniquement par la lumière que

l'appareil utilise pour pénétrer l'essence des sujets.

Les portraits de l'artiste sont des portraits psychologiques. Ce truchement sémantique confirme la vision édicatrice de ce photographe artiste, qui tout au long restera fidèle à l'hymne de beauté entamé par Ester Martinčeková-Šimerová. Les aphorismes du photographe-auteur explicitent les photos et son défi synesthésique fait entendre ce qu'on peut voir, voila le secret de sa photographie créatrice, de sa réalité artistique et d'une poésie visionnaire. De cette harmonie se dégage une paix intérieure, écho d'une foi profonde.

Martin Martinček ne se pose pas en artiste mais en artisan du regard, celui qui, pour voir, doit observer, reconnaître et éveiller la conscience, la réflexion, l'interrogation, regard qui pose des images, des symboles, renvoie à un contexte espiègle, triste, gai, de travail, de fraternité, de dépaysement, de mysticisme ou de fête. Dans les hameaux pauvres des Tatra, il découvre pour nous le labeur difficile, ingrat de ces manuels injustement ignorés. Images, ici, du cheval de trait tirant dans la neige, une carriole fatiguée conduite



d'une main ferme, longes tendues, par une paysanne en houpelande, la tête couverte d'un fichu, qui s'éloigne, décidée, sous le regard préoccupé, le front plissé, de son époux. Suit le hameau hivernal, chaumières aux murs de planches ordinaires, couvertes par d'autres planches dont l'esprit humain a inventé le concept, la forme, la fonction, les a élevées, réunies en pentes rudes formant toits, alors noirs et blancs. Prises de vue du haut de la colline, du hameau sous la neige, par leurs figures géométriques enneigées, de dimensions variables, les toits ouvrent un dialogue avec Bruegel, le brouillard des fumées montantes des cheminées, avec Fritz Lang. Paysan



couvert d'un chapeau à large bord, à la poitrine protégée par un gilet de cuir décoré de discrètes coutures décoratives, laissant, aux avant-bras libres, s'évaser les manches de sa chemise, coupe régionale, bien modeste mais de fidélité à une mémoire culturelle. Dans une scierie, le trait de lumière solaire crève le toit mal ajusté, et, tel le scalpel, se pose sur les mains du journalier aux pièces de grumes débitées en rondins par la scie circulaire à ruban. Le troupeau de moutons qui contournent l'angle de la grange, curieux, les yeux inquiets, voire exorbités... le dernier jour ? La tête du bouc malheureux aux cornes entravées d'une chaîne, posée sur la barrière, qui lèche la main de son berger. (↑) Ailleurs, il saisit l'humilité, le respect, la piété respectueuse de ces deux cultivateurs de générations différentes, le père et le fils, derrière leur attelage à bœufs, le genou à terre dans la voie principale du village, arrêtés au passage du prêtre couvert de son aube, portant le Saint-Sacrement. Le cimetière sur la colline dominant la plaine, mangé par les lignes de force végétales. Récurrente est sa préoccupation engagée pour l'homme marqué, p. ex son ami Adam Kura, cet espiègle et sage ouvrier agricole au regard malicieux, ce laissé pour compte, victime, mais souverain, lui aussi. Ou encore le vannier, le cordonnier, amputés de la jambe, admirables dans leur courage, leur dignité morale, dans lesquels il reconnaît son propre vécu intérieur, et aussi, la joie de vivre chez des enfants. Instantanés fixés dans les sels d'argent par le photographe témoin admis.

Il y a de nombreuses icônes naturelles offertes par la nature, l'image qui rappelle le visage d'un prophète, la Mexicaine, la Coquette, vues saisies à travers le prisme, le regard cérébralisé de l'auteur. La Nature et son code de lecture. : singularité de ces champs jonchés de paille perdue, dominés de bottes dressées à la suédoise en faisceaux de fusils, à l'automne, transformés par les labours peignés. *Louange à l'eau* offre un magnifique univers aquatique où Martin Martinček nous fait accéder à la beauté de la Nature, ignorée et, davantage, à l'univers du mystère de la matière, des fluides, de leur mouvement, à la physique et l'anatomie avec ses lignes de force, à la fulgurance de sa perception oculo-cérébro-motrice, la détente au 1/100ème de seconde, lui permettant de saisir une abstraction humaine, un masque, à côté d'autres figures, des êtres, des apparitions dans les reflets des eaux vives.

2. L'Homme

Dans ce personnage à dimension artistique et culturelle nationale et internationalement reconnue, socialement bien intégré malgré sa position délibérément en retrait lors de manifestations publiques, peut-on imaginer qu'il y eut encore place pour une vie autre, personnelle et passée? Nous tenterons de le montrer. Martin Martinček, né en 1913 à Saint Pierre de Liptov, est le frère cadet de Dušan, architecte, qui se distinguera dans la rénovation des églises et du musée de la forteresse de Bratislava. De père protestant, Martin restera fondamentalement croyant, ce dont beaucoup de ses commentaires témoignent. Son père Peter, le troisième d'une fratrie de 13 enfants, sera formé à l'Ecole Professionnelle, Section Bâtiment, de Budapest dont il rapporte une Maîtrise et une révolte contre la domination hongroise. Remarquable artisan il s'affirme rapidement comme chef d'entreprise, prenant à bras le corps de grands projets, le Grand Hôtel de Tatranská Lomnica, la raffinerie de Prešov, des écoles, des églises, etc ; on le sait propriétaire de pur-sang anglais et Lipizzans. Cependant, revenu grand invalide à 80% de la Grande Guerre il doit abandonner son métier, renoncer à sa brillante position sociale, publique et professionnelle, à sa fortune. Assez rapidement démuné, les autorités en place proposèrent à l'ancien commandant /'Major', Maire de Spiš, les meilleures positions, il les refusa toutes à l'exception d'une seule, réservée aux grands mutilés : buraliste. La famille connut dès lors des difficultés matérielles qui aiguïseront plus tard le regard critique de Martin vis-à-vis de camarades d'études, de jeunes collègues faibles devant certaines opportunités de la vie. Lors de la seconde guerre des Balkans, la région est occupée par les Polonais qui traitent paradoxalement les Slovaques indépendantistes de 'slavistes'(!) au motif qu'ils prennent appui sur les Russes pour défendre leur identité nationale. Les Tchèques forment une armée, s'insurgent, font reculer les occupants. Sa mère mourra sous le feu polonais. Lors de la Seconde guerre mondiale, toujours aussi ardent patriote, son père infirme sera arrêté par la Gestapo, envoyé dans un camp de concentration. Par suite de son courage, de son dévouement exemplaires vis-à-vis de ses compatriotes et autres prisonniers, la ville de Sabinov, de son vivant, le déclarera Citoyen d'Honneur et lui dédiera une rue. Après l'Ecole primaire de Spišská Stará Ves, Martin Martinček entre au Collège Šafárik de Prešov, réussit le baccalauréat avec la mention Bien. Il enchaîne avec des études de Droit à l'Université Komenský de Bratislava, les termine avec la Mention Bien dans toutes les matières et les félicitations du jury en Droit Civil.

Docteur en droit le 13 mars 1937, la situation matérielle de ses parents le rend soutien de famille pour son demi-frère et son père veuf, remarié. La même année 1937, il se marie en juillet, il transgresse, affirmant sa personnalité et son choix, les références de tradition dans sa famille. Protestant, il épouse Erika Szaak, une catholique, hongroise de surcroît, appartenant à une famille d'officiers supérieurs : Elemer qui deviendra général, frère de son beau-père Emile, commandant, le grand oncle Paul, général, tous formés à la Ludovica Academie, l'Ecole Militaire de Budapest. Emile, à sa manière était, de son côté déjà, sorti des lignes de la famille en épousant une jeune fille slovaque pour laquelle il demeura à Pozsony, ville des onze couronnements royaux de l'Empire, ville qui en fut soustraite pour devenir Bratislava dans l'ulcération hongroise des amputations imposées par le Traité du Petit Trianon. Erika, élevée dans la communauté hongroise, ne parlait pas le slovaque, sa seconde langue étant 'naturellement' l'allemand puisque, ancienne élève du Sacré Cœur, pensionnaire éduquée à la dure près de Vienne, à l'internat de Pressbaum. Nourriture de misère dans une Autriche défaite, à l'économie effondrée, aux dortoirs dans des bâtiments non chauffés de nuit en hiver. Au petit matin, dans les salles d'études, il n'était pas rare de découvrir l'encre gelée dans les flacons. Le coup de foudre 'irrationnel', frappe ces jeunes gens lors d'un bal des étudiants en droit. Douée d'une grande intelligence de cœur, Erika s'engage toute entière pour et dans son amour, mariage au Temple, apprentissage rapide, l'environnement polyglotte et la jeunesse aidant, du slovaque. Dans l'ouvrage *Svojej žene a detom*, consacré à la mémoire de sa famille accidentellement et tragiquement disparue, Martin Martinček, rend un hommage appuyé à Erika et fait état de ses qualités si exceptionnelles qu'elles en venaient parfois à le culpabiliser ; sa droiture renforçait le sens critique de Martin vis-à-vis de lui-même, de son milieu et du Barreau ; son inépuisable bonté pour ses enfants, les siens et pour autrui. Ils en étaient venus, hors travail, à ne plus se quitter. Dans son livre, Martin se dit heureux de passer toutes ses soirées en famille ou de sortir avec son épouse. Ils s'aimaient intensément, il était fier d'elle, une belle personne, retenue, à l'élégance discrète.

Martin découvre ainsi la vie professionnelle selon des critères éthiques exigeants, ses parents d'abord, son épouse ensuite, qui le mettent mal à l'aise dans son environnement extérieur. Déjà étudiant il voyait avec gêne des camarades rechercher des soutiens en fin d'études les entraînant dans des courants de vie facile, et plus tard, parfois en retour avoir des dettes et s'enfoncer dans des affaires opaques, à scandales. Pour d'autres, c'était parce que poussés par la misère, la faim dans leur famille, l'angoisse du lendemain, du chômage. Ailleurs il y avait aussi, ça et là, les infondés, les rumeurs discriminatoires, déstabilisantes, salissantes quand elles n'étaient pas dévastatrices, fussent-elles fondées ou non, mais inmanquablement associées au discrédit. Rapidement sa décision est prise de sortir de ses dossiers les mains propres, de rompre avec ce milieu. La même année, 1937, il entre donc dans la Magistrature. La guerre éclatant, il est muté de période en période, d'arrondissement en arrondissement comme juge de Droit commun. Arrive le désastre familial du 6 février 1945. La guerre est à son comble, l'agonie des forces nazies s'amplifie malgré l'acharnement des combats, période en effet la plus meurtrière, entre l'attentat manqué contre Hitler du colonel de Stauffenberg au lieu-dit 'La tanière du Loup' à Rastembourg le 20 juillet 1944 et le 8 mai 1945. A distance de la ligne des combats soviéto-germaniques, la Slovaquie se soulève, la Résistance se bat seule contre les forces de l'Axe, ouvrant ainsi le territoire aux forces soviétiques encore en Ukraine. Elle délivre Sabinov.

Cependant à Bratislava, Martin Martinček s'inquiète pour sa femme, pour ses enfants, il craint que la capitale ne devienne un camp retranché si proche du front, enlisé déjà depuis 2 mois. Par mille subterfuges il trouve un vieux camion, un conducteur, il fait monter sur la plateforme arrière sa femme, son père, ses deux garçons Peter et Ilja, 6 et 4 ans, il rejoint à l'avant, le chauffeur. Ils prennent la direction de Sabinov, le temps est glacial. Ils approchent enfin. Du haut d'un virage ils découvrent que le pont enjambant le Hornad est détruit. Une infrastructure de fortune, mise en place par les partisans, relie les rives. La route est en pente, il y a risque de verglas, le conducteur et Martin Martinček descendent du véhicule incertain, explorent la chaussée plus avant, afin de s'assurer de l'absence de tout verglas. A leur insu et a celui des occupants (le camion est bâché), le camion, soudain, glisse, prend de la vitesse, quitte la route et se précipite, dans l'horreur de ses passagers, de ses témoins impuissants, vers le fleuve glacé qui l'engloutit. En peu de secondes dramatiques, ce 6 février 1945, le père, l'épouse et les deux enfants, ses quatre étoiles, sont arrachés du firmament d'un bonheur d'exception. Cet accident ne sera pas sans conséquences sur son engagement citoyen. Ancien membre, conseiller culturel et réviseur aux comptes de l'Association des intellectuels de la Slovaquie agraire (SSAA), Martin Martinček adhère le 20 février 1945 au Parti Démocratique à Košice, où le programme du Parti Démocratique est annoncé le 5 avril 1945 en vue des élections pour l'Assemblée Nationale..

3. L'Homme public

Vu la distance temporelle de ces faits familialement et historiquement tragiques, vu aussi le silence qui en est fait dans la littérature abondante par ailleurs, des recherches approfondies de toutes sortes s'imposaient. Après notre demande motivée justifiant l'objectif informatif et notre lien de parenté proche, Martin Martinček étant notre oncle par son mariage avec Erika, sœur de notre mère, l'autorisation spéciale des Archives Nationales de Slovaquie (SNA) fut accordée afin de consulter un dossier préparé et réunissant une centaine de documents, qui avaient, vérification faite, peu de valeur historique. Ces documents administratifs personnels, correspondances administratives et évaluations par les supérieurs émanaient des Archives des Ministères de Justice et des Finances ainsi que de l'Assemblée Nationale Slovaque, mais permettaient néanmoins de retracer la carrière professionnelle de Martin Martinček : Juge de 1937 à 1944 et fonctionnaire jusqu'en 1951 du Ministère de la Justice et d'associer et d'interpréter certains événements.

Pour accéder à l'intimité de ce dossier des Archives nous avons rencontré des démocrates engagés, soucieux de laisser s'exprimer la vérité historique concernant notamment celui qui fut pour son pays, un homme public d'honneur, un pionnier de la démocratie slovaque. Nous devons à M. le Député et précédent Maire de Liptovský-Mikulaš, le Docteur A. Sľafkovský, d'avoir pu rencontrer M. le Secrétaire Général du Parlement Slovaque Viktor Stronček qui nous promet de mandater une équipe afin de vérifier s'il existe des dossiers afférents dans les Ministères concernés. Après étude approfondie de ces documents lacunaires, on ne parvient pas à saisir la dense vérité historique de l'époque. On y découvre, d'avant la guerre certes, un curriculum vitae, une lettre de motivation, les diverses mutations et, à son insu, ses notes administratives d'assiduité : de la meilleure note d'Assiduité : Très bonne (1/5), l'évaluation glissa ostensiblement à 3/5 pendant la période du conflit. On devine ici la sanction de sa résistance politique et son désir dans le contexte de guerre, de réorientation professionnelle comme en témoigne sa demande du 27/04/1942 d'assurer dans la presse (*Nový svet*), sous un pseudonyme et contrainte d'honoraires à la ligne, la rubrique « La Consultation sociale ». Nos recherches changent alors de méthode, nous passons à un autre corpus, découvert grâce à la persévérance et la compétence du Professeur P. Ďurčo, les documents digitalisés. Il découvre là un groupe 'survivant' de sténogrammes, les passe au crible et tombe enfin, sur une pépète enfouie, orpheline, mais de poids, un groupe de sténogrammes ayant apparemment échappé à un tri orienté: la mention, au procès-verbal de chaque ouverture de session parlementaire entre 1946 et 1948, de Martin Martinček, docteur en droit, Secrétaire Général de la Présidence du Conseil National Slovaque, à propos de la prestation de serment des députés nouvellement élus.. Pour le reste, les Ministères, dépossédés peut-être d'une partie de leurs archives, resteront muets. Les documents se terminent sur un arrêt d'activité (un licenciement) du Ministère de la Justice en 1951 sans explication a contrario de toutes les dates précédemment consignées, toujours annotées. Pour finir, l'information surprise : le 20 février 1945, l'inscription de Martin Martinček au Parti Démocrate de Košice ouvre une nouvelle voie de recherche.



L'immeuble du Conseil National de 1945 à 1994



après 1994

La Tchécoslovaquie se relève d'un système totalitaire, elle a besoin de compétences pour se reconstruire. On le sollicite à Bratislava et à Košice, pour organiser la Commission de Justice ; ses plans de réorganisation serviront le Ministère. Le Président du Parti Démocrate Slovaque (PDS), Joseph Lettrich, avant guerre déjà membre du Parti Paysan, fait appel à lui comme secrétaire (chef de cabinet). Ils se connaissent, s'apprécient, ils ont fait les mêmes études juridiques, il est avocat, de huit ans son aîné. Entré dans la Résistance non communiste dès 1938, Lettrich participe à son organisation en Slovaquie, et en deviendra avec les généraux Viest et son adjoint Golian, l'un des membres directeurs. Dès lors Martin Martinček s'investit encore, comme Conseiller culturel et Commissaire aux comptes de l'Association des Intellectuels de la Slovaquie Agraire (SSAA). Coïncidences symboliques à la fin de la guerre. Le Parti Démocrate Slovaque se construit sous la bannière, notamment, de ces hommes, annonce son programme à Košice le 5 février 1945 : 'préparer des élections démocratiques pour une Assemblée Nationale, promouvoir la Paix, lutter pour les droits démocratiques fondamentaux et les libertés publiques, encourager le progrès culturel et économique, protéger l'ordre légal, maintenir l'indépendance tchécoslovaque unifiée, indivisible (thème repris le 18 février 1947 à Prague devant la Société d'Etudes Tchécoslovaques), l'ouvrir vers l'Ouest et l'Est '. Ces trois années dramatiques pour l'histoire de la Slovaquie, les Archives d'Etat les occultent (Jozef Lettrich : *History of Modern Slovakia* Frederick A. Praeger, New York, 1955). En vue des élections du 26 mai 1946, le Parti Communiste Slovaque (PCS), aux ordres du Politburo de Prague lui-même soumis à Moscou, met en place une fine stratégie de subversion, consistant à se morceler lui-même afin d'infiltrer les partis, libéral et agraire et même le PDS avec l'alibi politique de courants divers. Ainsi compte-t-il affaiblir le PDS, parvenir à la majorité. Au soir du 26 mai, avec 30% des voix, c'est un pénible constat pour le PCS. Le Parti de Lettrich obtient 62% des voix, 63 sièges sur 100 au Conseil National (i.e. Parlement) Slovaque, 49 sièges de députés sur 69 pour la Slovaquie à la Chambre des députés de Prague (31 et 21 pour le PCS à Bratislava et Prague). Au total, avec les petits partis, la Slovaquie rejeta, à 70%, le communisme. Staline furieux, le Politburo développe alors la seconde phase de son action depuis Prague. La première relevait de la séduction dans un environnement politique très favorable. Beneš avait pris acte de l'absence de Staline à Munich en 1938 (tous deux non invités), il ne pouvait témoigner, tout comme le peuple tchécoslovaque, que d'une très grande reconnaissance aux frères slaves, à l'Armée rouge libératrice de son pays, des camps d'extermination. Lors d'un dîner à Moscou en février 1945, Staline devait déclarer à Beneš qu'il fallait préserver l'indépendance des nations, grandes ou petites, et qu'il s'engageait à ne pas s'immiscer dans les affaires de ses alliés. Le Parti communiste aux élections de 1946 réussit une grande prouesse politique, certes facilitée par les récents bouleversements de l'Histoire, avec seulement 38% des voix au plan national, il obtient trois ministères mais lesquels ! la Présidence, celui des Armées et de l'Intérieur : la toute puissance. Les thèmes de séduction, d'apaisement prodigués par Slanský s'adressent aux petits propriétaires, ouvriers, paysans, à la classe moyenne, aux bourgeois rassurés par la 'Révolution nationale démocratique', 'selon une ligne démocratique et non pas socialiste'(Gottwald 8.4.1945 à Košice). Droit à la propriété agricole jusqu'à 50 ha, redistribution (orientée) des biens confisqués allemands, des traîtres. 'Politique de progrès vers une vie radieuse de l'humanité'(Slanský), en référence zélée à Staline évoquant la nouvelle voie nationale vers un 'progrès spécifique'. Avec les récents résultats en Slovaquie le pouvoir communiste engage, depuis Prague, une politique de blocage. Dès qu'une question au Conseil s'avère d'importance pour la Slovaquie, elle est enlevée de sa compétence au motif qu'elle intéresse l'Etat. Les propositions des députés communistes slovaques à Prague sont, de parti pris, retenues. Lettrich dénonce ces faits, il lutte contre la création de Tribunaux populaires qui pourraient devenir un instrument de liquidation aux mains des communistes dont la politique se durcit tandis Staline interdit à la Tchécoslovaquie le plan Marshall (1947). Ce serait là le point de rupture pour Gottwald entre une société progressiste, indépendante et la mise au pas par Moscou qui envoie même ses ambassadeurs – contrôleurs (Zorine). Les communistes slovaques, minoritaires, en viennent aux moyens totalitaires habituels, campagnes de désinformation, intimidation, discrédit, calomnies, la terreur, pour prendre le pouvoir au Conseil, diriger l'économie, détenir la police, asservir la société au 'modèle socialiste'. Le Parti Démocratique Slovaque majoritaire est démembré, quasiment anéanti. Il est symptomatique que lors du coup de Prague (17/02/1948) malgré leur singulière contre-performance aux élections de 1946, sur 14 Ministères, les communistes en occupaient 10..

Martin Martinček vit intensément, avec souffrance, cette période, il n'en demeure pas moins calme, pondéré, équilibré. Ce n'est pas un homme d'estrade, un tribun enflammé, mais un être imaginaire, compétent, au service d'une politique oeuvrant au progrès moral de la Nation, il anime sa fonction administrative de haut rang, comme Secrétaire Général du Conseil National Slovaque et de son Président, en technocrate distingué mais humble malgré un climat de persécution politique devenu insoutenable, campagne de calomnies en cours, de dénigrement, d'humiliation tous azimuts, les purges staliniennes font leur œuvre. Lors du 'Coup de Prague', le 25 février 1948, il est, comme il fallait le prévoir, jeté en prison avec 173 autres démocrates. Joseph Lettrich n'a pas attendu l'échéance fatale planifiée, il vient de s'exiler aux U.S.A. Une 'commission' instruit le dossier Martinček, après moult interrogatoires, on lui reproche sa fonction administrative au Parti Démocrate plutôt que dans la cause communiste. Il reste en prison.

En 1946, il est saisi par la symétrie morbide dans le malheur qui a frappé Ester Šimerová. Ce malheur crée un véritable magnétisme entre eux : elle, artiste-peintre aux dimensions nationales et internationales. Déjà à 18 ans, elle est accueillie à Paris, dans les Académies Jullian, -de l'Art moderne, chez les Maîtres, Léger, Exter, Marcoussis, Ozenfant, elle s'immerge pendant 5 ans, dans l'avant-gardisme, le cubisme, l'art déco. Se marie en 1932 avec František Šimer, Professeur de médecine à l'Université Comenius de Bratislava. Qualifiée de peintre appartenant au mouvement de l'art dégénéré, elle et son mari sont expulsés de Slovaquie vers le Protectorat tchèque avec l'interdiction pour elle, d'exposer. Le len-

demain de son arrivée à Prague, le 'Protecteur'(Reichsprotektor) de Bohême et Moravie, Heydrich, ordonne de fusiller des généraux et des officiers de l'Etat-major. Des représailles contre Heydrich sont organisées par leurs camarades parachutistes¹ avec l'accord de Churchill. Parachutés depuis Londres, près de Prague, ils sont hébergés, cachés par le mari d'Ester Šimer. Dénoncé par la suite, arrêté, il sera fusillé dans la prison de Berlin-Plötzensee. Rencontre saisissante donc, entre Martin Martinček et Ester Šimerova, qui se marient le 22 décembre 1946. Exerçant une activité politiquement neutre, vénérée à plus d'un titre dans son pays, elle obtint de l'homme fort du régime, Gottwald, sa libération. Libération cependant au prix d'une défenestration politique, sociale, professionnelle : interdiction de toute activité juridique. Devant lui, rémanence subtile de la sentence, les portes se referment les unes après les autres l'obligeant à quitter sa famille, Bratislava, pour un exil éloigné. A Liptovská Ondrašová, le déporté politique rencontra le Directeur de la briqueterie, non mécanisée, qui accepta, sous couvert des responsables communistes locaux moins furieux qu'à Bratislava, de l'embaucher pour un travail de force, comme ouvrier manutentionnaire non qualifié. Quelques temps plus tard il contracta, physiquement et moralement inadapté, usé, une infection qui se compliqua en septicémie laquelle se greffa sur le cœur pour y développer une myocardite de pronostic alors mortel. Il en réchappa. Compte tenu aussi de son caractère retiré, courageux, il rencontra quelque écho, on le muta dans une ferme d'élevage comme conducteur d'engins. Bientôt on lui permit, en dehors des heures de travail, la photographie, son nouvel outil d'évasionRenaître comme le phénix, de ses cendres. Moins pleine que la première, une seconde vie.



4.. Epilogue

Peut-on se séparer de la mémoire de cet homme, quitter la ville attachante de Bratislava, sans modeste pèlerinage, pour se recueillir auprès de celui dont les malheurs nous ont autant interpellés, meurtris ? Sa ligne de vie présente des changements de pente, des brisures qui répondent au contexte dramatique, chaotique de notre histoire, celle, ici plus particulièrement, de la Tchécoslovaquie. La tombe de Martin Martinček se trouve à Bratislava, au cimetière protestant Kosia Brana, au pied du Château, appuyé sur le contrefort de la colline des Petites Tatra, au versant droit de la voie qui conduit au Parlement, plus haut, à la forteresse Dévin depuis la Place de la Présidence où se trouvait, un temps, son bureau. Il faut longer la muraille ouest pour découvrir son caveau. La stèle adossée au mur présente un triptyque orné dont le motif central représente une Vierge à l'Enfant, en marbre blanc de Carrare, œuvre d'un sculpteur slovaque renommé, František Gibala, académicien. Dans un cimetière protestant le motif peut étonner. La commande en venait de la mère de son épouse Erika, Erna Szaak, pieuse personne qui vouait un culte particulier à la Vierge. Lui qui mit le contraste au service d'exercices spirituels d'ouverture à l'autre, à ses différences dont Erika l'avait comblé, comment aurait-il pu exprimer autrement que par son accord sa reconnaissance pour les fugitives années d'un si grand bonheur. Sur le panneau de droite figurent outre les dates de vie, l'inscription : *Artiste Photographe Emérite JUDr Martin Martinček*. Un homme droit, modeste, dégageant une distinction naturelle autant par sa culture, sa grande faculté de concentration, la magie de son approche intellectualisée du monde, à savoir « la réalité artistique », son sens pédagogique séduisant de



¹ Si Jan Kubiš était Tchéque, son co-équipier Jozef Gabčík était Slovaque, contrairement à ce que suggéra Radio Prague; il a donné son nom à une commune sur le Danube, Gabčíkovo, et un régiment des forces spéciales, basé à Žilina, porte son nom. NdlR

l'art, à nous confondre, devant les prises de conscience dont nous avons la dette, la complexité de ce que notre environnement nous adresse comme signes, formes, couleurs, structures, ombres et lumière, mouvement, angles, instantanés, devoir de comprendre comme lui. Il en montre le chemin, sans commentaire et parfois par dérision, l'humain dans ses faiblesses, sa souffrance, ses joies, sa jeunesse, ses amputations. Respectueux de l'autre, jamais il ne répondit à l'adversité par la violence ou la plainte. Homme intègre, à l'exemple de Saint-John Perse, tant vénéré par Ester Martinčeková-Šimerová, réunissant puissance et dignité, Homme des sommets (7 1946 ou 47). Sur le dur chemin de la vie, son père, l'ayant devancé, repose auprès de lui. À gauche, la stèle en pierre énonce les noms d'Erika, Peter et Ilja, décédés ce tragique 6 février 1945, ainsi que de leur maman et grand-maman, de même que du frère Dušan. Dans l'Au-delà, la famille est réunie. – *Rodolphe Gréciano*.

Table des photographies

Première de couverture, de gauche à droite : *Le coq se lève de l'eau* ; *La mexicaine*, *La coquette*.
 p.2 en haut et en bas à droite : *Lignes végétales de force* ; en bas à gauche : village de la région de Liptov,
 p.3 en haut à gauche : *La malice* ; à droite : *La gratitude* ; au milieu à gauche : *Piété et respect*
 p.7, en haut à gauche *Lutte contre l'adversité*, à droite : *Le masque se lève de l'eau* ; en bas à droite : Martin Martinček entre 1946 et 1947 (Archives personnelles du Dr Gréciano, membre de l'AFTS)
 p.5 Le Conseil National de 1945 à 1993 :
 après 1994 : <http://www.ipu.org/parline-f/photoGallery.asp?chamber=1285>

Documents d'archives cités

Archives Nationales de Slovaquie (SNA), documents sélectionnés des Ministères de la Justice et des Finances.
 Archives Nationales de Slovaquie (SNA), sténogrammes digitalisés du Parlement
 Archives personnelles, correspondance familiale.
 Martin Martinček (1945) : *'Svojej žene a detom'*. Linografia, K. Jaron, Bratislava
 Martin Martinček (1981) : *Chvála vody*. Bratislava
 Martin Martinček/Laco Novomeský (1964) : *Nezbadany Svet*. Bratislava
 Ester Martinčeková-Šimerová (1998), *Kamey*. Matice Slovenskej, Zvasok.
 Marian Pauer (2000), *Martin Martinček*. Bratislava. avec bibliographie détaillée
 Ludmilla Peterajová (1994) : *Ester Martinčeková-Šimerová*. Bratislava, Slovenska Narodna Galeria

Documents multimedia

- 1)- Les Expositions : 101 (de 1962 à 2000) dont 48 en Tchécoslovaquie, 12 en Europe non communiste, en pays latins, scandinaves et, au-delà, à Cuba, en Amérique latine, aux USA, dans le monde musulman, l'Égypte, l'Irak, plus loin, au Japon (par deux fois).
- 2)- Les recueils : 14, souvent en collaboration avec des poètes, des historiens, artistes tels Rufus, Pauer, Martinčeková-Šimerová.
- 3)- Des films culturels : sur lui, avec lui, ou puisés dans son travail, notamment *Images du Vieux Monde* (1972), Dušan Hanák, films qui rencontrent le succès. En 1988, un ethnofilm reçoit le Grand Prix Cadca, le Grand Prix de Nyon (Suisse), la Médaille d'Or Sester-tius. Lui sont encore décernés le Prix International de la Documentation (Munich 1989); le Prix Alcano du Meilleur Film (Montréal) et The Critic Prize (Los-Angeles) en 1990 ; L'Aiguille d'Or, pour *Images du Monde* et *I love, You love*
- 4)- Les Émissions de radio pour *Le Saut de Notre Printemps*, *Une Journée aux Sources*, en collaboration avec Ester Šimerová.
- 5)- De multiples collections photographiques présentées en Tchécoslovaquie, à Bratislava, Liptovský Mikuláš, Poprad, Brno, Banská Bystrica, à Paris au Musée de l'Homme, à la Bibliothèque du Congrès de Washington.

Merci au Député Docteur A. Sľafkovský, au Maire de Liptovský Mikuláš, au Professeur P. Ďurčo et à son fils Filip, au Professeur V. Fišera, Mmes les Professeurs K. Bednerová, B. Hoffmann et G. Gréciano, pour leurs engagement et efficacité à réunir, traduire et comprendre des documents administratifs dans leur dit et non dit; au Secrétaire Général du Parlement de la République de Slovaquie V. Stronček, pour sa coopération, à Mme L. Jolly, des Services Juridiques de l'Ambassade de Slovaquie à Paris, à Gustave Martinček, cousin germain pour ses témoignages souvenirs.

Réflexions théologiques autour de Vladimir Stranský † 17 août 2009

A l'opposé d'une spiritualité de la séparation, telle que la prescrit l'Ancien Testament (« Malheur à l'homme qui met sa foi en l'homme ! », investissement nul = risque zéro) et que l'ont reçue certains protestants (Komenský : « L'Éternel est la plus haute tour »), Vladimir Stranský vivait selon une spiritualité catholique de la transfiguration, dans une abbaye qui avait nom Anna. Car même pour les séparatistes, Anna était un signe. Elle parlait et nous lui obéissions. Nous pensons avec effroi et envie à leurs enfants, exposés à ce buisson ardent. EVF

Brigitte Brauner

Jusqu'à l'exil ». Mémoire d'une famille tchéco-française, les Brauner.

« Michel : je n'ai pas trouvé l'endroit que je cherchais, l'endroit à la recherche duquel, peut être, j'avais été envoyé.

Allan : c'est que nous n'avons pas le droit de chercher, mais seulement d'attendre, ouverts et disponibles, nous devons donner, et peut être plus encore recevoir l'ordre qui nous est destiné »

*Au dessus de la Ville Miloš Marten*¹. 1917 (Dialogue fictif entre Michal, le Tchéque, Marten, et Allan, le Français, Paul Claudel)

Il n'y a plus, que je sache, de Brauner en République Tchéque. Aussi, en 2009 et de France, chercher le fil conducteur qui relie les générations successives de cette famille de Bohême, depuis František Brauner, l'homme politique, jusqu'à mon mari Vladimir Brauner, contraint de s'exiler en 1950 à Paris, équivaut à cheminer « sur un sentier recouvert » aussi tenu et attachant que la musique de Janáček portant ce titre. Il s'agit cependant d'un devoir urgent puisque nous sommes, seize ans après le décès de mon mari, sur le seuil de l'oubli.



A Prague, le souvenir du grand patriote que fut František demeure dans les archives et réapparaît publiquement de temps en temps. Celui de sa fille, l'artiste Zdenka Braunrová, plus rayonnant, est concentré dans son atelier de Roztoky, au musée de la Bohême centrale. Ces figures exceptionnelles font partie du patrimoine du pays.

Ici, à Paris où nous vivons maintenant, c'est à travers les fils aînés descendants de František- tous prénommés Vladimir- que nous reconstituerons la mémoire Brauner, dans cette esquisse destinée à compléter la biographie de Zdenka, publiée en février 2009, dans ce même bulletin. Il y a plusieurs raisons à ce parti pris : la trace des fils cadets s'est perdue en Allemagne, certaines filles sont restées sans héritiers, et celles qui

épousèrent les généraux Pellé et Flipo, ainsi que leur descendance, ont été associées aux hommages rendus à ces grands militaires. Enfin et surtout, les fils aînés ont été, à la faveur de la période communiste, oubliés sinon gommés. Outre qu'ils ne sont pas des personnages ordinaires comme en témoignent les courtes biographies de Vladimir 1 et 2, ils forment une chaîne. Ce qui s'est transmis entre eux, dont je me sens dépositaire, a été recueilli par Vladimir 3, mon mari dont la vie, à la fois reliée à la leur et séparée d'elle, illustre une certaine forme d'exil et justifie cette étude.

La double filiation des Brauner à une « petite nation » la Bohême, et un grand pays, la France, répétitive depuis des générations, qui coïncide si justement dans sa forme et son esprit avec le dialogue entre Claudel et Marten dont un extrait est placé en exergue, nous servira de guide.

La consanguinité tchéco-française a commencé en juillet 1800 à Litomyšl², lorsque Ignace Brauner, ancien militaire devenu meunier et bourgeois, épouse une Française née dans cette ville, Dorothee Baptistèle, fille d'un sous-lieutenant fourrier du régiment Colloredo. C'est le mariage de deux prospérités nées du commerce. De cette union, il naîtra 4 enfants. František (1810- 1880), le dernier, par sa vie et son œuvre est le véritable fondateur de la famille. Formé à Vienne, docteur en droit, après avoir occupé des postes de fonctionnaire impérial, il crée en 1845, à Prague, un cabinet d'avocat et s'engage dans la vie politique. En 1848, il publie un livre sur la situation des paysans en Bohême, et cette année là, prend une part active au mouvement révolutionnaire. Il est emprisonné deux mois. Elu ensuite député de la Diète de Bohême et du Conseil de l'Empire, rallié à Palacký, il travaille au projet de constitution de la Bohême et par son habileté et une inlassable obstination, parvient à faire adopter au parlement le 7 septembre 48, la loi abolissant les restes du servage en Bohême. C'est ce qui domine dans la vie de ce libéral réformateur dont la devise est la suivante *Kdo chceš vlasti vděk si získat, přičeň doby nehledej;* » soit en français : « Toi qui veux servir ta patrie, ne cherche pas la faveur du moment » Le reste est une série d'actions qui témoignent de son ardent combat politique : il fait partie du groupe qui apporte à Vienne en 67 la couronne de Bohême, en 68 il accompagne Palacký et Rieger³ en Russie et, élu à la mairie de Prague en 70, il se voit privé de cette élection sur ordre de l'empereur. En 1850, le politicien a fait un peu de place à l'homme privé. En épousant cette année là Augusta Neumann (1817 - 1890), fille d'un savant allemand, professeur de sciences à l'université de Prague et d'une Hřebenář z Hřebene, vieille famille d'aristocrates tchèques, František devient véritablement un patriote pragois. Fière de ses origines allemandes, parlant parfaitement le français, très cultivée, sa femme n'aura pas de réticences à adhérer au patriotisme tchèque de son mari. En 1877 elle écrit à Elémir Bourges, homme de lettres français, son futur gendre : « J'entends éternellement discuter des questions politiques et nationales. Les personnes qui m'entourent ne jugent personne d'après un mérite personnel. Soyez poète, soyez artiste, si vous êtes Allemand on vous honorera de défauts. On juge tout de ce point de vue. Un peuple qui combat pour sa propre existence ne peut agir autrement. »

¹ Miloš Marten, 1887-1917. Ecrivain

² Cette bourgade de Bohême orientale comptait 7992 habitants en 1926.

³ 1818-1903. Gendre de Palacký.

C'est un constat révélateur, mais dépourvu d'agressivité que plus tard, à un moment de lassitude, elle confiera à nouveau, au même correspondant : « *Mes filles ont peu de tendresse pour moi. Je n'ai jamais pu vaincre l'antipathie que mon origine allemande leur inspirait.* »

En 1902, Zdenka, au service de laquelle Augusta s'est effectivement mise toute sa vie, dira cependant, dans une de ses lettres à Rodin « *D'ailleurs, maman était une femme très supérieure qui me comprenait et me laissait faire ce que je voulais* » ... Voilà donc fondé cet alliage de cultures contrastées que porteront en eux les 4 enfants qui leur naîtront : Vladimir, Bohuslav, Anna et Zdenka, la plus « médiatique »... Esprit frondeur, mais aussi raffinement social, curiosité intellectuelle, voilà des qualités qui, bien sûr s'accompagnent de leurs revers... Nous avons en tout cas, un dosage de Tchègue, aussi bien bourgeois-paysan, qu'aristocratique, de Français et d'Allemand qu'illustreront à leur façon chacun des descendants.



La vie du premier Vladimir (1853 – 1924) se déroule pour l'essentiel à une période plus pacifique mais agitée par la formation de l'identité nationale dont son enfance a été bercée et qui aboutira à la création de la République Tchécoslovaque en 1918. Si l'on s'intéresse à lui, c'est d'abord le Tchègue fortement teinté d'Allemand que l'on distingue : âpreté au travail, mais aussi causticité, mépris des conventions le caractériseront toute sa vie. De lui, après la mort de František en 1880, sa mère Augusta dit ironiquement dans une lettre à Bourges : « *Il n'y a que le « bourgeois » Vlada qui travaille pour sa poche* » Autrement dit, il n'y a que lui qui affronte les réalités de l'existence. Bohuslav, pour ses études, mange une fortune à Manchester, les filles ne rêvent que d'aller s'installer quelque temps à Paris, Augusta doit compter, et dans cette famille d'idéalistes catholiques qui méprisent facilement l'argent, un « bourgeois » solide n'est pas inutile... Alors qu'il a repris le cabinet d'avocat fondé par son père, c'est donc lui, Vladimir qui soutient la famille, lui qui organise la vie matérielle, qui tient les rênes, lui qui organise à Roztoky, dans la propriété familiale en 83, le mariage de sa sœur

Anna avec l'écrivain Parisien Elémir Bourges. Cette union sera à la source du renforcement de la francophilie chez les Brauner, pour Zdenka notamment dans sa vie et sa formation d'artiste.

Marié en 1885 à Zdenka Jensová (1866-1950), Vladimir 1, affichera un caractère bougon accompagné d'une redoutable autorité, qui dissimule un solide amour de l'existence. Il n'est que de regarder les photos de la vie dans sa maison de campagne de Všenory, près de Roztoky, au début du siècle : grandioses parties de chasse, baignades, beaux enfants, femmes épanouies... Tandis qu'il s'applique à consolider la prospérité familiale, on le voit inséparable de son frère Bohuslav, devenu un éminent scientifique dont les travaux seront associés à ceux de Mendeleiev. Malgré de brefs différends familiaux, ils resteront toujours soudés. L'apport essentiel de Vladimir 1 aux relations tchéco-françaises sera le mariage de ses trois enfants avec des Français... Pour mémoire, Jarmila, divorcée d'un propriétaire terrien, fera en 1921, la conquête du Général Pellé, chef de la Mission militaire française à Prague après la création de la Tchécoslovaquie, et Věra, divorcée également, s'unira au Colonel Flipo, second de Pellé à la Mission militaire française. En 1921, à Všenory, le féroce Vlada, dûment averti de la visite, ayant revêtu ce jour là son meilleur bleu de travail, reçut le Général Pellé, grande tenue et gants blancs, venu lui demander la main de sa fille, tout en repeignant la grille de son jardin...



Vladimir 2, dit Miro, le fils aîné, (1887–1962) fut d'abord un élégant produit de la jeune République. Élégant, il le restera jusque dans la tragédie. Chez lui, on aperçoit facilement la part aristocratique et des qualités apparemment contraires à celles de son père. C'est une jeunesse dorée qu'il vit à Prague. Son meilleur ami est Jan Masaryk avec lequel il partagera de joyeux moments d'indiscipline. Tout en faisant les études de droit habituelles dans cette famille, qui en feront le troisième avocat, il s'emploie à profiter avec esprit de la prospérité si laborieusement assurée par le travail de son père. Les factures d'innombrables bouquets de violettes envoyés à Cléo de Mérode¹ de passage à Prague, de fiacres oubliés au coin d'un théâtre, toute une nuit, et les fureurs paternelles qu'elles provoquaient, sont restées célèbres. Chez lui, nulle pesanteur, nulle bougonnerie. C'est un être fin, sociable, gai, plein d'humour qui sous des dehors ciants, révélera en temps et en heure un courage extrême. Nous n'avons aucun souvenir de sa guerre dans les rangs autrichiens. Nous savons seulement qu'il fut envoyé sur le front italien. Une photo le montre, beau cavalier tranquille. Il n'a pas été mêlé à la boucherie.

1939

Très brièvement sollicité par Pellé en 1920 pour travailler auprès de lui à la Mission militaire française, il entrera ensuite dans la carrière diplomatique. C'est une belle époque, et c'est à Paris, alors qu'il est Conseiller à la légation Tchéque, qu'il rencontrera « sa » Française, Colette Lécailier (1906- 1995) qu'il épousera en 1930 avec pour témoins l'Ambassadeur Osuský, Monseigneur Zháněl et le général Charpy. A Rome, 9 ans plus tard, alors qu'il est en poste à

¹ Danseuse formée à l'école de danse de l'Opéra de Paris, célèbre pour sa beauté.

l'Ambassade Tchèque près du Vatican, ils auront la joie d'attendre enfin un enfant. Le climat politique européen s'est, comme on le sait affreusement alourdi, les tragédies s'annoncent, les accords de Munich sont là. Sur les photos, à la fin de cette période heureuse, le visage de Miro s'est altéré, son regard est déjà triste. Prudemment, pour lui assurer un « droit du sol » qui s'avèrera utile par la suite, la naissance de son fils, le troisième Vladimir sera organisée en France, à Rouen, où il verra le jour en février 1939. Le couple regagne Prague aussitôt, avant la déclaration de guerre. Après les terribles années d'occupation allemande, et dans un contexte politique plein de tensions annonciatrices, Vladimir 2 reprendra ses fonctions aux Affaires étrangères auprès de Jan Masaryk, en tant que chef du Protocole. L'arrivée des communistes au pouvoir en février 1948 et la mort de Jan, défenestré dans les conditions que l'on connaît (Miro n'a jamais cru à la thèse du suicide), ravageront la fin de sa vie. C'est toute une société, tout un monde qui va se dissoudre. Mais il a bien servi son pays.

En 1950, juste avant que les passeports des Françaises résidant à Prague ne leur soient retirés, Colette Brauner quitte la Bohême avec son fils de 11 ans pour le soustraire aux exactions réservées par le régime à tout héritier d'une famille bourgeoise, interdiction de faire des études notamment. Par patriotisme et sens du devoir, Miro n'a pas voulu quitter son pays alors qu'il atteint la dernière partie de sa vie. Il a 63 ans. Il restera seul à Prague où on lui confisquera l'usage de la plus grande partie de son appartement de Polská Ulice en y installant une famille d'artisans coiffeurs ; les pillages et spoliations en tous genres ne l'empêcheront pas d'y vivre tant bien que mal pendant 12 ans.

Miro écrira beaucoup à son fils, en tchèque et, dans un évident désir de transmission, lui enverra des fiches sur la famille et les souvenirs les plus importants. La censure étant ce qu'elle était, le diplomate savait trouver les mots innocents. Dans une lettre à sa femme du 19 mars 54, une intense tristesse perce sous la politesse : *« Je lis beaucoup, en particulier des livres d'histoire et des romans. Au fond, je lis plus que je ne vis. Et quelque fois cela me fatigue. »* De lui, si courageusement fidèle à lui-même et à ce qu'il représentait, on peut retenir ce qu'en disait la veuve du Président Beneš, Hana Benešová dans une lettre de condoléances du 16 octobre 1962 :

« Mes souvenirs des temps lointains me le montrent comme un homme droit, d'une grande distinction, courtois et curieux de tout. Je sais la force du lien qui les unissait lui et son condisciple Jan qui parlait souvent de votre époux. De nombreux amis proches sont partis cette année et nous avons éprouvé la peine profonde de la séparation »

La période qui s'ouvre en 1950 correspond à la pulvérisation provisoire de la « petite nation » telle qu'elle s'était créée, à l'éclatement de la famille Brauner et pour Vladimir 3 (1939 – 1993) au retour à sa part française. Etre enlevé au confiant et heureux environnement pragois de l'enfance, être séparé d'un père qu'il adorait, fut pour Vladimir 3 une épreuve qui le marqua à jamais et qu'il dissimula toujours. Sans perdre un instant, placé par sa mère dans un de ces lieux français où se forment les élites, il trouva à Saint Louis de Gonzague, chez les pères jésuites de la rue Franklin à Paris, les supports éducatifs, intellectuels et spirituels qui lui permirent de surmonter la séparation et de substituer plus tard, dans sa vie d'adulte, une vocation française à sa prédestination tchèque. Brillant élève de la sixième au baccalauréat, il y trouva en réalité un refuge.

« Pour les jésuites, un enseignement scolaire de qualité n'était pas une fin en soi. Ils ne négligeaient pas les études, mais leur priorité était de former des chrétiens ou au moins, des hommes libres, responsables et utiles aux autres. Ils nous avaient appris à regarder le monde avec ouverture, curiosité et intérêt, mais aussi avec une certaine distance... Ils s'efforçaient de nous inculquer les règles de conduite dont la devise de la République, alors d'usage courant, recouvrait assez bien l'idéal... Ils nous avaient préparés à la rigueur, à la lucidité, à l'indépendance, pas à la facilité »

Ce témoignage de l'un de ses condisciples de Franklin, Thierry Walrafen, montre l'accord naturel des gènes familiaux et de la formation française. Après une scolarité à l'Institut d'études politiques, et à la Faculté de droit, non dépourvue de fantaisie et de très séduisants écarts de jeunesse, auxquels je fus sensible, certifiant qu'il n'était ni « dans un moule », ni « formaté », Vladimir intégrera l'ENA (Promotion Marcel Proust 1965- 1967). Son idéal de vie coïncidera avec le choix du service public. C'est dans cette école qu'il commencera à développer une caractéristique très personnelle liée à la fois à ses origines et peut être à sa formation catholique décrite plus haut, la capacité de distance soulignée d'un humour parfois corrosif. Autant il a trouvé du plaisir à passer le concours, autant la lutte ordinaire de l'époque pour les postes de sortie lui répugnera. Mais, inspiré par un Préfet de stage éminemment humaniste qui avait su lui faire comprendre les qualités de son métier, il choisira de rejoindre le Ministère de l'Intérieur. Entre temps, nous nous étions mariés. Nous aurons trois enfants dont le quatrième Vladimir...

Deux secousses viendront troubler ensuite le cours de cette brillante adaptation alors que rien dans son environnement social, amical et professionnel ne rappelle plus le Tchèque qui dort en lui, sauf son prénom, qui d'ailleurs lui donne une sorte de mystère admissible dans cette société où l'exotisme avait peu de part.

La première se situe en 1968, où nous vécûmes le mois de mai parisien à l'aune de ce qui se passait à Prague. Après le 21 août de cette année là, dans un environnement d'intellectuels souvent « progressistes », facilement manichéens, aussi imprégnés d'antiaméricanisme que de religiosité marxiste, il ne faisait pas forcément bon, à Paris, de signaler sa filiation à cette petite nation tchèque qui jouait les trublions. Pour beaucoup de nos semblables, très occupés de leurs « libérations » de tous ordres, l'embarrassante invasion de la Tchécoslovaquie par les Soviétiques devait se réduire à un « accident de parcours » (suivant le mot d'un homme public célèbre), qu'après tout, ces dissidents avaient peut être mérité... La société française évoluait. Après 68, la vie ayant repris apparemment un cours normal, d'Administrateur civil devenu jeune Sous-Préfet, Vladimir, le citadin, l'homme de dossiers, s'adonnait sans difficultés, dans ses postes territoriaux, aux joies

d'un grand métier où le contact avec toutes les catégories sociales, les responsabilités directes, le sentiment d'être le bras de l'Etat, comblaient son désir de servir. Plus diplomate qu'autoritaire, son calme corsé d'une incurable ironie, la réflexion qu'il s'imposait avant toute prise de décision, ne furent pas instantanément compris de ses pairs dans ce corps de « fonctionnaires d'autorité », amateurs d'actions rapides. Une constante et inébranlable capacité de travail devaient, au fil des années, le rapprocher des meilleurs.

La deuxième secousse, l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, lui fit, dans ce ministère exposé, toucher du doigt les points de tension entre les élus et les serviteurs de l'Etat. La nomination de ministres communistes au gouvernement fut pour lui un jour noir, où pour la première fois, je le vis revenir à ses chagrins, à son départ de Prague, à la souffrance qu'il éprouvait pour ceux qu'il aimait, ses compatriotes occultés, ses amis d'enfance qui ne devaient pas comprendre. La déception de voir la France, ce pays des « lumières », accepter implicitement ce qui là bas, derrière le rideau de fer, détruisait tant de sociétés, tant d'individus, était lourde. Devoir de réserve parfaitement respecté, il sut faire la part des choses et cette atteinte personnelle et intime fut aussi surmontée. La démocratie existait et fonctionnait. La devise familiale de son arrière grand père František : « Toi qui veux être utile à ta patrie, ne cherche pas la faveur du temps » née dans un autre contexte, dans un autre temps, dans un autre pays, restait valable un siècle plus tard, en plus confortable cependant... Comme à d'autres, ces années d'alternance politique, lui apportèrent quelques complications mais, faisant passer avant tout l'idée qu'il avait du service de l'Etat, il fut heureux, en accord avec lui-même, dans ses différents postes territoriaux. Les nombreuses photos de presse de ces années que je découvre maintenant avec plaisir, montrent un homme actif, présent sur tous les terrains, accompli.

En 1989, alors qu'il est secrétaire général d'un des plus importants départements français, au moment même de la chute du Rideau de fer, le troisième coup, brutal, écrasant, fut la découverte d'un cancer irrémédiable, qu'il couvait depuis longtemps et qui en 4 ans, le détruira. Jusqu'au bout acharné au travail, place Beauvau, où, coopté par des hommes éminents il a repris des fonctions d'Administrateur civil, c'est sans forces qu'il assistera à l'effondrement des régimes communistes et au début de renaissance de son pays d'origine. Il nous quittera un 28 septembre, en 1993, jour de la Saint Venceslas, répondant peut être à cet ordre mystérieux évoqué dans le dialogue entre Claudel et Marten, qui commande certaines vies. Puisque les éloges funèbres fixent les analyses les plus flatteuses, ne nous privons pas. Il y en eut beaucoup, mais voici ce qu'écrivait un de ses camarades de promotion, Pierre André Wiltzer, dans la revue de l'ENA fin 93 :

« C'était un vrai et un grand serviteur de l'Etat. Tous ceux qui l'ont connu dans sa vie professionnelle et personnelle garderont de lui le souvenir vivant d'un homme fin, cultivé, courtois à l'humour subtil et à l'intelligence pénétrante. Il était lucide mais bienveillant, ambitieux pour son pays mais modeste pour lui-même. Bref un être d'une rare élégance de comportement et d'esprit, un de ceux qu'on oublie pas quand on les a rencontrés »

Quoi de si différent de ce qu'on disait de son père ? Ce que je voulais dire, en rédigeant cette étude élémentaire qui décrit la mutation d'une famille, c'est que l'histoire de Vladimir 3 est celle d'une inadaptation réussie. Ce ne fut pas un exil stérile. En forme de boutade, on pourrait dire que c'était un Tchèque « déguisé » en Français, car il y avait en lui quelque chose d'irréductible qui, je pense, remontait à très loin. En réalité, il aimait ses deux pays. De façon discrète et exemplaire, il choisit simplement de transférer de l'un, dont il avait été douloureusement privé, à l'autre dont il était également l'héritier, des convictions et un idéal de vie largement forgés par l'histoire familiale.

La mémoire des Brauner, pour ce qu'elle illustre de diversité culturelle, de mobilité et de ténacité, pour ses talents, transmis ou oubliés, méritait également d'être ranimée ; pour le lien qu'elle a représenté, aussi, entre la France et la Bohême, pendant si longtemps.

« Ah, il est si facile de désobéir à un mort. Si malgré cela, parfois, on se soumet à sa volonté, ce n'est pas par contrainte, c'est parce qu'on l'aime et qu'on refuse de le croire mort. Si un vieux paysan à l'agonie a prié son fils de ne pas abattre le vieux poirier du jardin devant la fenêtre, le vieux poirier ne sera pas abattu tant que le fils se souviendra avec amour de son père... Pourtant, s'il m'est impossible de jamais tenir pour mort l'être que j'aime, comment se manifestera sa présence ? Dans sa volonté que je connais et à laquelle je serai fidèle. Je pense au vieux poirier qui restera devant la fenêtre tant que le fils du paysan sera vivant. » (Milan Kundera : « Les testaments trahis »).

Témoignage porté par Brigitte Brauner en septembre 2009 et dédié :

à Vladimir 4 (1965) et Isabelle, sa femme, à leurs enfants : Anna (1997), Vladimir 5 (2000), Helena (2001), et Sarah (2004).

à Sophie (1969) et Cécile (1973), tous Brauner, qui vivent en France et parlent ou apprennent l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le chinois, et probablement un jour, les uns ou les autres, reviendront au tchèque.

Sommaire 1 : Trois photographies de Martin Martinček ; 2-8 : *Martin Martinček (1913-2004), grand artiste slovaque mais encore... ?* par Rodolphe Gréciano ; 8 : Réflexions théologiques autour de Vladimir Stransky ; 9-12 : *Jusqu'à l'exil* ». *Mémoire d'une famille tchéco-française, les Brauner*, par Brigitte Brauner

Le directeur de la publication : E. Faucher, 91 avenue de Strasbourg, 54000 Nancy ; l'imprimeur Copy & Com, 75 avenue de Strasbourg, 54000 Nancy. CPPAP 1013 G 88451. Abonnements (13€) et cotisations (12€) sont à adresser à Mme Belehradek, trésorière, 37 rue de l'Est, 92100 Boulogne-Billancourt, à l'ordre de l'association, en précisant le but du versement (abo2009 ou cotis 2009 ou abo ET cotisation 2009 etc ainsi que l'identité des personnes abonnées ou adhérentes (dans le cas d'un payeur pour un tiers)-. Ce bulletin paraît 6 fois l'an.